

RÉVOLUTION ET EMPIRE.

Dans son livre *Talleyrand, évêque d'Autun*¹, M. Bernard de Lacombe nous donne pour ainsi dire la préface de l'existence du futur prince de Bénévent, existence qui devait se dérouler dans une direction si différente de celle que lui avaient imposée la piété de ses parents et une infirmité de naissance. C'était « une profession pour laquelle il n'était point né, » ainsi qu'il l'écrivait très véridiquement au pape quelque temps avant sa mort, et pourtant, sans l'explosion révolutionnaire, il y aurait persévéré sans doute et serait devenu, grâce à ses aïeux et à ses mérites, cardinal de la sainte Église romaine, tout comme Dubois et Tencin, Bernis et Rohan. L'auteur semble croire moins connue qu'elle ne l'est en réalité la jeunesse de Talleyrand, ses études au collège d'Harcourt et à Saint-Sulpice, où déjà les femmes et le jeu l'occupaient bien plus que la théologie. Ses amis et ses ennemis, — sans parler de lui-même, — nous ont entretenu de la double existence de l'abbé de Périgord comme travailleur dans le monde ecclésiastique et comme jouisseur dans le monde des salons, où sa hautaine et nonchalante élégance rivalisait de succès avec les Choiseul et les Narbonne. Ce qui est vraiment neuf dans notre volume, ce sont les détails fournis sur l'activité déployée dans son diocèse par l'adroit agent général du clergé de France quand on eut enfin décidé Louis XVI, non sans beaucoup de peine, à le nommer évêque d'Autun. Sacré comme successeur de saint Léger, en janvier 1789, alors que déjà la Révolution s'annonçait, le nouvel évêque parvint à séduire son clergé par sa connaissance parfaite des affaires et son amabilité personnelle, se fit députer par lui aux États généraux et inspira dans une large mesure le cahier de son ordre. Mais le prêtre s'effaça dès le premier jour devant le politicien; une fois député, Talleyrand se garda bien de revenir à l'ombre de sa cathédrale², et quelques rares mandements, plus ou moins onctueux, — encore sont-ils de lui? — rappellent seuls encore son ministère pastoral durant les mois prochains. Son rôle à l'Assemblée nationale est si connu que M. de Lacombe n'a

1. Bernard de Lacombe, *Talleyrand, évêque d'Autun, d'après des documents inédits*. Paris, Perrin et C^{ie}, 1903, VIII-302 p. in-18, portrait.

2. Un accident de voiture, dans un voyage à la rencontre du premier consul, le ramène une fois encore à Autun, en 1802; pendant qu'on raccommodait son carrosse, l'ex-évêque fut, dit-on, l'objet d'une manifestation silencieuse de la part de ses anciennes ouailles, restées plus dévotes que lui.

guère pu que répéter ce que ses devanciers ont raconté à ce sujet. Mais nous lui devons par contre des renseignements nouveaux sur les troubles que porta dans le diocèse l'introduction de la constitution civile du clergé; l'influence de l'évêque devait encore être assez grande à ce moment puisque la majorité des desservants et des curés (344 contre 237) prêta le serment demandé. M. de Lacombe quitte son héros au moment où l'intrus schismatique de Saône-et-Loire dépose, en janvier 1794, la mitre épiscopale qu'il avait portée pendant deux ans; bien qu'il n'ait point été tendre pour le personnage si peu correct dont il avait à retracer tant de graves défaillances, on voit que l'auteur partage les espérances de l'éloquent et habile confesseur qui sut ramener au bercail, on le sait, à la toute dernière heure, l'ex-évêque d'Autun¹, car, s'il n'a point « imité les vertus chrétiennes qu'il a connues, du moins il ne les a point blasphémées. »

Quelle différence de tempérament, quel contraste moral entre ce diplomate sceptique qui ne voulait surtout point de zèle, et l'enthousiasme brûlant, la foi révolutionnaire de M^{me} Roland! Nous avons parlé, dans l'un de nos derniers bulletins, du premier volume des *Lettres* de cette femme célèbre, si supérieurement éditées par M. Claude PERROND, recteur de l'Académie de Toulouse². Le second, infiniment plus intéressant pour l'histoire générale, embrasse les années 1788 à 1793 et les notes explicatives y sont prodiguées avec une compétence remarquable et un soin minutieux. Elles permettent de tirer maintenant tout le profit possible de cette correspondance, qui ne reste pas sans lacunes, mais permet, dans sa forme actuelle, pour la première fois, de mieux comprendre ou de rectifier les *Mémoires*. Au début, dans la solitude champêtre du Clos, M^{me} Roland s'occupe toujours de ses études favorites d'histoire naturelle; elle envoie des cloportes dans une petite boîte à l'ami Bosc, à Paris; elle l'interroge sur ses turneps, et même, en 1789, elle trouve le temps de piocher le *Systema naturae* de Linné ou les *Spicilegia* de Pallas. Mais, dès juin 1788, elle traite Necker de « charlatan » et, le 27 juillet 1789, elle nous étonne par cette véhémence apostrophe : « Non, vous n'êtes pas libre; personne ne l'est encore, et si l'Assemblée nationale ne fait pas en règle le procès de deux têtes illustres ou que de généreux Décimus ne les abattent pas, vous êtes tous f...tus! »

1. C'est d'après les dossiers copieux, formés jadis par l'évêque Dupanloup sur l'illustre pécheur qu'il avait, sinon converti, du moins administré, dossiers légués à M. de Lacombe père, que l'auteur a composé en partie son récit.

2. *Lettres de M^{me} Roland*, publiées par Claude Perrond, recteur de l'Académie de Toulouse. T. II : 1788-1793. Paris, E. Leroux, 1902, 827 p. gr. in-8°.